

Le Secret
du docteur Favre

Pierre Petit

Le Secret du docteur Favre



© Presses de la Cité, un département de Place des
éditeurs, 2015.

© À vue d'œil, 2016.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0263-8

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

En guise de préface

Comment naît un roman ? Cette question m'est souvent posée et je suppose qu'elle l'est aussi à mes confrères en écriture.

Le point de départ de celui-ci m'est pour ainsi dire tombé du ciel. C'était, il y a quelques années, lors d'un vide-grenier des environs. Un jeune homme vendait des souvenirs de son grand-père, médecin, mort depuis longtemps. Parmi eux, le traité de médecine légale du professeur Lacassagne dans son édition originale. Je l'ai acheté pour l'offrir à ma fille, alors en fin d'études de médecine. Comme je ne peux passer à côté d'un livre sans y entrer, je feuilletai ce gros ouvrage. Il recélait la copie carbone d'une lettre, ainsi qu'une enveloppe adressée à ce médecin, alors installé depuis peu, toutes deux datées de 1931. Je lus la lettre. Il y racontait une expérience qu'il venait de vivre et, craignant des ennuis, demandait conseil au service juridique de son assurance, le Sou médical. L'enveloppe contenait la réponse de l'assureur. Ces deux

lettres figurent, quasi verbatim, dans le roman.
Et tout le reste est littérature. C'est du moins
mon ambition.

Naturellement, toute ressemblance, etc.

Prologue

Auguste Foulonnier, héritier de la ferme et du moulin de Jolidou, sur la Siche en aval de Pierpont, ne s'était pas remarié après la mort de sa Mélanie, emportée à trente-deux ans par une leucémie foudroyante. Non que propositions et avances lui eussent manqué ; après la Grande Guerre, dont il s'était tiré sans dommage, le pays regorgeait de veuves de guerre et de fiancées privées de leur promis. Sans compter les vieilles filles pour cause de grippe espagnole. Auguste, plutôt grand, robuste, et clair de poil, portait sur le monde des yeux gris et froids qui en intimidaient plus d'un. Avec le moulin qu'il venait de remettre en service et la ferme que Mélanie avait menée tant bien que mal pendant les années de guerre il faisait un très beau parti. Nombre de femmes, de tous âges entre puberté et ménopause, auraient volontiers, pour mettre la main sur Auguste, la ferme et le moulin, passé sur l'inconvénient que représentaient ses deux filles. Quelles que soient

la façon dont on l'avait abordé ou la personne qui l'avait fait, père, mère, grand-mère et même notaire de prétendante, Auguste les avait tous envoyés promener, parfois sans ménagement. Orgueilleux et têtu à la limite de l'obstination, il prétendait élever lui-même ses deux filles.

L'aînée, Marie, outre ses yeux violets, avait hérité de sa mère une solidité morale, une force de caractère et une bienveillance naturelle qui lui avaient fait accepter le joug paternel sans rien perdre de son intégrité. À l'école des sœurs elle avait été une élève appliquée, sérieuse et de commerce agréable, souvent citée en exemple à ses condisciples sans que jamais aucune lui en ait voulu. Ayant obtenu en bon temps le certificat d'études, avec même de bonnes notes dont un dix sur dix en orthographe, elle eût dû, comme il était de tradition dans la famille de sa mère, partir en pension au chef-lieu chez les sœurs de la Croix et poursuivre jusqu'au brevet. Mais Auguste avait d'autres ambitions pour elle, et sa scolarité s'était arrêtée là : il fallait une femme à la maison pour les tâches ménagères. Dès la mort de sa mère, Marie les avait assurées, tant bien que mal, matin et soir,

en dehors des heures d'école. Elle avait compris la décision d'Auguste et, sans rechigner, s'y était mise à plein temps. À dix-huit ans et demi au moment où débute cette histoire, il y avait déjà six ans qu'elle tenait la maison de son père, à la plus grande satisfaction de celui-ci. Elle menait d'ailleurs aussi la ferme, remplaçant dans cette tâche une série de commis portés à l'indolence ou de servantes plus intéressées par Auguste que par les tâches ancillaires. Arrivant à l'âge nubile elle s'apprêtait à prendre sans faire d'histoires le mari que son père lui désignerait.

Il n'en était pas allé de même avec Élise, la cadette, qui ne tenait de sa mère que la couleur des yeux, un mauve que pâlisait un peu le gris de l'hérédité paternelle. Pour le reste, c'était Auguste, en fille et en pire. Impérieuse, capricieuse, exigeante et coquette, elle avait dans sa petite enfance fait tourner sa mère en bourrique et, après la mort de celle-ci, s'était rabattue sur sa sœur aînée. Il était d'usage chez les Foulonnier que les garçons fréquentent l'école des Frères, et les filles celle des sœurs de Saint-Joseph. De son vivant, leur mère les accompagnait deux fois par jour sur les deux

kilomètres qui séparaient Jolidou de la gare de Pierpont, où s'arrêtait le train pour Fontbonne. Après la mort de sa femme, Auguste décida qu'elles étaient assez grandes pour y aller seules et chargea Marie de veiller sur sa sœur. Ces allers et retours ne furent pas une sinécure pour l'aînée que la petite tourmentait de toutes les manières possibles : c'était son cartable, soudain trop lourd, qu'elle forçait dans la main de sa sœur ; c'étaient les chaussures qui, d'un coup, lui faisaient mal et la contraignaient à marcher à tout petits pas au risque de manquer le train (ce qui arriva parfois, avec les conséquences disciplinaires qu'on peut imaginer ; surtout pour Marie, forcément responsable) ; c'était l'envie de courir qui la prenait pour partir en avant, se cacher derrière un buisson et surprendre sa sœur en arrivant par-derrière ; c'étaient mille autres inventions d'un esprit malicieux à la limite de la perversité.

Lorsque Marie, certificat d'études en poche, fut retirée de l'école, Élise s'y rendit seule ; ou ne s'y rendit pas, si l'humeur l'en prenait. Au début elle revenait à la maison par le chemin des écoliers et servait à son père une histoire

à dormir debout qu'Auguste, trop absorbé par son moulin, ne prenait pas la peine de vérifier. Marie, qui savait à quoi s'en tenir, se gardait bien de le détromper. Comme ni les sœurs de l'école ni Auguste n'avaient le téléphone, les absences de la fille n'étaient connues du père qu'après un délai qui en atténuait les conséquences.

Cette scolarité chaotique eut les résultats qu'elle méritait : Élise échoua deux fois au certificat d'études. Mais il ne fut pas question pour autant qu'elle aidât sa sœur à des tâches ménagères indignes d'elle. À cette époque le moulin avait trouvé sa clientèle et le travail n'y manquait pas. Auguste essaya d'initier sa cadette à la gestion et aux fonctions administratives qui lui prenaient trop de temps. Élise daigna s'y pencher mais il apparut très vite que, si elle savait à peu près lire et écrire, elle était brouillée avec le calcul et imperméable aux règles de la comptabilité. Après son passage, son père dut passer de longues soirées à réparer les dégâts dans ses livres et mit fin à l'expérience. Elle venait d'avoir quinze ans.

Que faire d'elle ? Il essaya de l'intéresser aux travaux de la ferme. Marie, qu'il consultait de

plus en plus comme il eût consulté son épouse si elle avait vécu, accepta de tenter l'expérience et de prendre avec elle sa jeune sœur. Alternant menaces et cajoleries, Auguste obtint d'Élise qu'elle aidât sa sœur à la ferme. Non sans cris ni caprices, on finit par se mettre d'accord après que les termes du contrat de travail eurent été âprement disputés. Marie ordonnerait et Élise exécuterait ; mais les tâches qui lui seraient confiées n'excéderaient pas la garde et la traite des vaches à l'exclusion de tout autre travail, même relatif à ces ruminants. Elle sembla s'y mettre avec conscience et détermination. Il est vrai que ces travaux n'avaient rien d'herculéen et lui laissaient quelques loisirs qu'elle consacrait à se pomponner. Pendant quelque temps après sa prise de fonctions, la traite fut exécutée en temps utile, les vaches furent bien gardées et Marie, soulagée, put souffler un peu, ce qui ne lui était pas arrivé depuis la mort de leur mère.

Cela ne pouvait durer. La fermière modèle manqua d'abord une traite du matin, obligeant son père, alerté par les mugissements de son cheptel, à la tirer du lit. Elle avait d'autant moins d'excuses que sa tâche était légère :

on était alors à la fin de l'hiver, saison où les vaches, enfermées à l'étable, n'avaient pas à être gardées. Les hurlements d'Auguste parvinrent jusqu'à Marie. Levée avant tout le monde pour allumer le feu dans le fourneau de la salle, elle se trouvait dans la laiterie à écrémer le lait de la veille. Bonne pâte, elle se promet de veiller à ce que sa petite sœur n'encoure pas une nouvelle fois la fureur paternelle. D'« oubli » en négligence, elle y parvint tant bien que mal, jusqu'à la catastrophe qui se produisit au début de l'été suivant.

Un jour qu'Élise gardait les vaches dans un pré contigu à un champ de trèfle – situation qui, tous les gardiens de vaches vous le diront, demande une vigilance de tous les instants – il arriva ce qui devait arriver. Il est à croire que sa nonchalance et son désintérêt avaient déteint sur le chien, Julot, qui dormait à l'ombre d'un genêt à côté de sa maîtresse quand leurs vaches s'égarèrent dans le trèfle. Elles s'en gorgèrent pendant une bonne heure avant que chien et gardienne ne se reprennent et ne les ramènent dans le droit chemin. Question de flore digestive ? Trois des six seulement firent un gros-ventre ;

une seule en mourut étouffée, malgré le trocart qu'Auguste lui enfonça dans le flanc pour évacuer les gaz. Les deux autres survécurent, mais le ruinèrent en frais de vétérinaire.

Inutile de préciser que les relations ne s'améliorèrent pas entre père et fille. Et les gorges de la Siche, où était enchâssé le moulin de Jolidou, résonnèrent longtemps des échos de leurs disputes. Voyant qu'il ne pouvait rien tirer d'elle à la ferme, il décida de la mettre en apprentissage à Fontbonne. Cela n'alla pas sans mal ; hormis dans le carreau à dentelle, pour laquelle la demoiselle manifestait une répulsion sans remède, les emplois de filles ne couraient pas les rues de notre ville. Nul ne sait quels arguments déploya Auguste ou quels secrets il connaissait, toujours est-il qu'il obtint d'Edmond Cassave, Libanais égaré sur le Plateau et marchand de dentelle, qu'il la prenne, et la garde, comme apprentie dessinatrice et piqueuse de cartons.

Edmond Cassave, rejeton d'une famille de maronites filateurs de soie à Jounieh, s'était installé à Fontbonne au plus fort des Années folles. Il affichait l'ambition de remplacer par